

malin plaisir

par Jacques Bertin

tant de sirop, tant de minauderies (tant d'anarchistes encravatés, d'où sortent-ils ? Mystère) autour du ceruciel, cette fois encore, me décolore mon émotion. C'est peut-être ça, le rôle des médias : exprimer nos sentiments mais trop, au point de les faner. J'ai l'impression qu'on me dégonfle mon gros cœur. Il faudra que plus tard, quand les porteurs de gerbes se seront tus, je revienne à Léo, à l'œuvre. Mais seul.

Il n'y a pas deux mois, j'avais remarqué ici même comment la gauche au pouvoir avait dressé de son vivant la statue de Trenet, en oubliant Léo qui aurait pourtant pu être un étendard autrement flambant pour nos passions. Voilà. Pour l'Histoire, c'est Trenet qui symbolisera définitivement la gauche au pouvoir et ça m'ennuie, nonobstant l'admiration que j'éprouve pour ses chansons.

Vous me direz que Ferré n'était pas un rassembleur. Justement. La gauche se perd quand elle veut rassembler. Elle se trouve quand elle cherche son âme.

Vous me direz que représenter la gauche, sans doute qu'il s'en battait l'œil. D'accord. Mais prenons le problème à l'envers : celui qu'on a célébré, c'est celui qui ne fait pas de politique, celui qui n'a pas d'idées, qui ne dérange personne, celui dont le « je » sautillant au rythme du fox-trot n'a jamais été qu'une abstraction, une apparence. Un fou chantant ? Mais justement, le poète est un homme terriblement raisonnable ! Toute la différence est là. Trenet donne l'image d'un fou dont chacun sait qu'il n'existe pas. Tandis que Ferré le poète, comme tous les poètes, parle de la réalité.

Le « chanteur de variétés » n'est qu'un personnage fictif, fabriquant du ciment social à prise rapide. J'oppose à ce personnage (nécessaire, sans doute, à part ça) celui que créèrent Leclerc et Ferré, presque en même temps ; au début des années trente, pour Félix ; un peu plus tard pour Ferré. L'auteur-compositeur-interprète ne fabrique pas des « succès », il met son âme dans ce qu'il écrit, il est toute son œuvre, totalement.

Revenons à Ferré. Tellement maladroit, tellement sensible qu'on l'aimait pour ses exagérations coléreuses. Et puis ce type véhiculait un certain nombre de fantasmes dont quelques-uns tenaient parfois de l'enfantillage. « Quand j'étais petit, je dirigeais des orchestres, donc j'étais fait pour être musicien ». CQFD. Mon dieu, à qui cela n'est-il pas arrivé de diriger des orchestres ima-

ginaires face à la mer ? J'ai gagné, moi, plusieurs fois le Tour de France avec cette technique et pourtant je ne suis pas devenu cycliste. Et je ne vous dirai pas ce que je faisais avec Jayne Mansfield, face à la mer...

Exagérations aussi dans les chansons. Orchestrations sirupeuses et chialantes. Et chansons, souvent bourrées de grossièretés. Ferré a sans doute été le premier chanteur engagé et Catherine Sauvage a raison

Ferré...

de le dire. Mais on admettra que ces chansons polémiques, ou politiques, ou sociales ne sont pas les meilleures. Il y a là-dedans à boire et à manger, des fautes de goût, des grossièretés, des lourdeurs. Il faut passer. Aucun artiste n'est bon dans tout. Sauf que ces chansons pas terribles, il faut être reconnaissant à Ferré de les avoir osées dans des époques où cela ne se faisait pas. Faire de la politique ? « Oh non, répondait l'artiste de variétés, je garde mes opinions pour moi. Par respect pour mon public... ». Tu parles ! « En tant que chanteur de variétés, je suis censé ne rien dire qui ne soit de variétés ! », éruçait Ferré. Ah les fautes de goût de Ferré ! Mais ça ne fait rien ! Merci pour l'honneur !

Les fautes de goût. Exemple : « Les gares c'est con ! SNCF ? J' préfère les trains d'la NRF... ». On peut aimer, hein. Mais, selon votre serviteur, voilà bien le genre de vers nul à la Ferré. Sauf qu'après cette strophe voici le refrain : « Partir dans le chagrin du vent... ». Ah, et tout à coup, si ça chante ! « Partir en cocotte en papier, partir dans le sleeping des prés... », et cætera.

C'est ça, Ferré. Et ces faiblesses sont indissociables de l'œuvre. Pas indispensables, non : indissociables. Elles disent qu'il est un homme.

Puis il se met au piano. Le silence se fait. Un de ces silences chauds et lourds comme on n'en entend que dans les théâtres de chanson. Et au milieu du buisson d'épines du chansonnier-pamphlétaire énervant, voici que s'élève la grande voix du poète : « A toi, la Mémoire et la mer, l'Age d'or, Vingt Ans... »

Entre toutes, je mets toujours à part l'*Etang chimérique*. J'y reviens toujours, comme à une quintessence de la poésie française, un miracle d'écriture simple, un miracle d'atmosphère : « Nos plus beaux souvenirs fleurissent sur l'étang de ce lointain château d'une lointaine Espagne. Ils nous disent le temps perdu, ô ma com-

pagne. Et ce blanc nénuphar, c'est ton cœur de vingt ans... »

Il a soixante-quinze ans et il chante. Nous sommes en novembre 1990, au TLP-Déjazet. Il chante, et c'est encore ce même silence chaleureux qui monte de la salle et l'emprisonne. Car les cinq cents complices qui sont là ne font pas que participer à un rite, à une œuvre d'amour. En plus de manifester leur affection au vieux, ils manifestent en faveur d'un art qui ne se fait plus beaucoup : ça consiste à se taire ensemble autour d'un homme et d'écouter la voix profonde. Pas hurler sous les trombes d'une sono démente en branlant des briquets. Non, tout est subtil ici, c'est l'art de la chanson.

Voilà. Il est mort. La télévision française, celle qui se fait passer pour la meilleure du monde, cherche alors dans ses archives. Qu'est-ce qu'on a en stock ? Ben rien, fait le préposé au stock. Quelques noirs et blancs à moitié effacés ; et cela, ajoute-t-il en montrant une ou deux bobines : un « Grand échiquier » d'il y a peut-être quinze ans. Et on nous balance ce calvaire d'un Léo agacé, cerné par le rien-du-tout souriant des questions stupides, un Léo agressif à force de vouloir fuir, répondant par monosyllabes, quel affreux moment.

La télé n'a que ça à nous offrir. Alors qu'est-ce qu'ils disent les gens ? Ils disent ce que dit le bon sens : A cette époque-là, au moins, on avait ça ! On n'a même plus ça, aujourd'hui ! C'est à pleurer.

Et maintenant, si l'on veut savoir ce que la télévision française pense de la chanson comme œuvre d'art et si l'on veut mesurer le respect que notre société porte aux artistes, voici l'émission d'Agnès Vincent sur le Tour de France, samedi matin. Séquence de fin : Henri Salvador, le même âge que Léo, à peu près (prochaine série de déclarations mouillées : Salvador, un grand artiste, notre admiration ! et cætera...) Il chante *Syracuse*, en direct, en s'accompagnant à la guitare. Un moment rare, comme on dit. Il te me fait de ces accords, le bougre... Et soudain, sans césure, sans excuse, crac, en plein milieu d'un vers, ce gros con de Coca-Cola déboule dans les jardins de Babylone. Ouf, nous voilà revenus dans la France réelle, l'enterrement est terminé. L'art, tous ces gens pas sérieux, on s'en bat l'œil. Qu'ils crèvent, les artistes. Retour à l'époque.

Eh bien, c'est ce qu'ils font. Ils crèvent. Ils s'appliquent même. Il y en a un qui s'est dévoué, cette semaine.